

La sueur nous couvrait le front, et M. le curé, déjà courbé par l'âge, était forcé de s'arrêter souvent pour reprendre haleine. La tristesse de ce haut pays nous gagnait aussi ; cette terre sèche, où rien ne pousse que des bruyères et des ronces, ces grandes roches plates en ligne qui s'avancent toutes nues dans les airs ; ce silence de midi, si profond que vous entendez à deux cents pas une cigale qui chante, sont des choses qu'on ne peut ni peindre ni se figurer. Je n'étais jamais venu si loin, et l'idée que des êtres humains vivaient là me paraissait étrange ; à chaque instant je me demandais :

— De quoi vivent-ils ? Qu'est-ce qu'ils mangent ?

Et j'avais beau regarder, je ne voyais rien. Je cherchais aussi dans quel endroit ils pouvaient demeurer, et seulement au bout d'une heure, au détour d'une roche en pointe, je vis trois ou quatre vieilles baraques couvertes de bardeaux, avec des lucarnes, les unes remplies de paille, les autres garnies de petites vitres presque toutes cassées, les portes branlantes, les escaliers usés et dis-joints, enfin quelque chose d'épouvantable et qui ressemblait bien plus à des tanières de bêtes sauvages qu'à des habitations humaines. Je croyais connaître toutes les misères de ce monde, mais là je changeai d'idée.

Devant une de ces abominables baraques se trouvaient des êtres, hommes et femmes, qui nous regardaient venir, les hommes en pantalons de toile percés aux genoux et tombant en loques le long des jambes, les femmes avec des robes semblables et les cheveux sur les épaules, comme du chanvre, enfin qu'est-ce que je puis dire ? C'est ce qu'on appelle les Bruyères. Derrière, sur une petite hauteur, s'étendaient trois ou quatre champs qui paraissaient avoir été remués ; mais faute d'eau rien n'y venait, en avait de la peine à reconnaître que c'étaient des pommes de terre.

En regardant ces choses, nous arrivâmes à la porte de Jean-Pierre Abba. George s'était remis à sonner, les malheureux se prosternaient. Et d'abord nous entrâmes dans une espèce de cuisine, l'âtre couvert de cendres dans un coin, les petites poutres du plafond si basses qu'il fallut nous découvrir. Une vieille femme, la tête toute grise, était assise sur un escabeau, ses deux bras secs et jaunes pardessus le chignon ; elle ne remuait pas et sanglotait par secousses. M. Jean Rantzau et Louise se tenaient debout près d'elle, étant accourus tout de suite à la nouvelle du malheur. M. Jean disait :

— Courage, Zalie, courage !... Je ne vous abandonnerai pas... non... jamais... jamais... Jean Pierre était un brave homme, un de mes vieux compagnons... un ancien ouvrier de mon père... Ne craignez rien... Comptez sur moi !

Cette pauvre vieille, la tête sur les genoux, les pieds nus à terre, ne répondait pas un mot. On n'a jamais rien vu de plus terrible ; j'en devins toute pâle et M. le curé aussi.—M. Jean disait encore :

— Pensez, Zalie, que votre garçon, votre brave Cyriaque, vous reste, et qu'il ne manquera jamais d'ouvrage ; j'en aurai toujours pour lui !

C'est ce que nous entendîmes à la porte, en essayant la sueur qui coulait de nos joues. George secouait la sonnette. Quand nous entrâmes, M. Jean nous salua en se penchant ; il avait des larmes plein les yeux ; Louise aussi pleurait. Nous restâmes un instant sans parler, pour nous remettre, et M. Jean, montrant la petite porte au fond, nous dit à voix basse :

— Il est là.

Alors ayant découvert le Saint-Sacrement, M. le curé entra. Je le suivis ; George derrière, puis M. Jean, Louise et les autres, excepté la pauvre vieille. Tout était sombre, et malgré les deux petites lampes qui brillaient sur la table, à droite et à gauche du petit crucifix en cuivre, de l'assiette pleine d'eau bénite, avec une brindille de buis, et de l'autre assiette où se trouvait une mèche de coton pour l'huile sainte, malgré ces deux lumières jaunes, on ne voyait rien. Seulement au bout d'une seconde, sur un vieux lit à droite, nous découvrîmes le père Abba, couché tout de son long, pâle comme un mort, les joues creusées de larges rides, les yeux enfoncés, et quelques touffes de cheveux gris comme hérissés autour du front. Il ne bougeait pas d'abord, mais au bruit de la sonnette il fit un effort pour se retourner.

— Restez, Abba, lui dit M. le curé, restez... Dieu vient à vous !...

En même temps dehors la prière des agonisants commençait.

— Pouvez-vous encore m'entendre et parler ? demanda M. le curé.

— Oui, répondit Abba, je vous entends.

Aussitôt M. le curé se pencha sur le lit, pour recevoir la confession de ce malheureux ; cela dura bien dix minutes. Nous, plus loin, nous étions à nous regarder, pensant que le Seigneur en ce moment même était au milieu de nous ; qu'il nous voyait et nous entendait dans ce grand silence, selon ses divines paroles aux apôtres : " Quand vous serez trois réunis en mon nom, je serai parmi vous." Ce qui nous faisait trembler.

Après la confession, Abba reçut l'absolution et le corps du Sauveur. Nous priions tout bas ; dehors les trois ou quatre femmes priaient aussi ; Zalie seule sanglotait. Le pauvre vieux bûcheron paraissait plus calme, il regardait le plafond obscur, à la lumière des deux petites lampes. La vue de ce monde s'en allait pour lui ; il avait assez souffert, l'heure de la rédemption et du salut éternel approchait.

Nous sortîmes alors et nous reprîmes le chemin du village, redescendant la grande côte, bien fatigués ; M. le curé et moi devant, M. Jean et Louise ensuite, et George derrière avec sa clochette, tous pensifs et la tête courbée. Il pouvait être trois heures et nous approchions de la sapinière au-dessus des Chaumes, quand voilà qu'un bûcheron arrive, son large feutre rebattu et la face pâle, criant d'une voix rude :

— Il n'est pas mort ?

— Non, pas encore, Simon, lui répondit M. le curé ; mais dépêchez-vous.

— Oh ! quel malheur, cria cet homme, quel malheur !

Et sans s'arrêter, il se remit à grimper, coupant au court par les ronces. Alors M. le curé souriant avec tristesse, et le regardant s'éloigner comme un sanglier à travers les épines me dit :

— C'est le beau-frère d'Abba. Depuis quinze ans ils s'en veulent à cause d'un coin de chênevière, que chacun prétendait lui revenir à la mort du père. Ils ont juré cent fois de s'exterminer et se sont fait bien du mal... Maintenant celui-ci s'arrache les cheveux, en apprenant le malheur de son parent, et l'autre, qui va paraître devant Dieu, lui pardonne pour qu'il lui soit pardonné !... Seigneur, faut-il donc que la mort seule